

Puis tout retomba dans le silence et l'on n'entendit plus que le bruit cadencé des pagaies manées par les mains vigoureuses des guerriers abénaquis.

Bientôt David Kerulaz, émergeant de l'eau, vint sauter à l'avant de la pirogue où se trouvait M. de Montcalm, et secoua en riant l'eau qui ruisselait de son épaisse chevelure.

Le marquis de Montcalm se leva.

— Messieurs, dit-il en s'adressant à ses officiers, remercions Dieu, mais remercions surtout ce brave garçon auquel, après lui, nous sommes redevables de la vie.

Il étroit avec force la main de David, tandis que les officiers, émerveillés de tant d'audace et de vigueur, poussaient un hurra de reconnaissance en l'honneur de Bras-de-fer !

II

LE MARCHÉ.

Avant d'arriver à Québec et au moment où les barques passaient devant ce toit de chaume entouré de peupliers auquel David avait fait quelques semaines auparavant de si tendres adieux, le Chasseur de bisons s'approche de M. de Montcalm et lui dit avec un peu d'embarras :

— Monsieur le marquis, vous serez dans une heure à Québec : vous n'avez sans doute plus besoin de mes services ?

— Assurément non, mon brave David, s'empressa de dire Montcalm, il n'est pas probable que les Hurons viennent ici barer le Saint-Laurent. Tu es libre, et si tes affaires t'appellent de ce côté, tu peux débarquer. Quelle est donc cette jolie maison que j'aperçois au milieu des peupliers, sur le sommet de la falaise ?

Le brave Chasseur de bisons devint rouge comme une jeune fille et baissa les yeux.

— C'est là qu'elle demeure, murmura-t-il.

— A merveille... Va vite, David, je ne veux pas te retenir. Ah ça ! tu me la présenteras, ta jolie fiancée ?... J'entends bien signer au contrat.

— Hélas ! monsieur le marquis, vous savez bien...

— Bah ! bah ! tout s'arrangera, je te le promets... Viens me trouver dans quelques jours ; tu me diras où en sont tes affaires.

David dirigea la barque vers la rive, sauta légèrement à terre et, ayant adressé à M. de Montcalm un dernier salut, il s'avança à grands pas vers la maison au toit de chaume.

Sur un banc de pierre placé près de la porte, une jeune femme assise faisait tourner un rouet.

L'attention qu'elle donnait à son ouvrage ou les réflexions qui occupaient son esprit inclinaient son front pensif.

David Kerulaz, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine, le cœur tressaillant d'émotion, s'avançait doucement, L'ombre qu'il projeta révéla sa présence.

Marthe releva la tête ; un cri de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres.

— David ! David ! s'écria-t-elle.

Et, se levant toute droite, elle renversa son rouet, courut au chasseur et mit ses deux petites mains dans les siennes.

— David, murmura-t-elle rapidement, il ne vous est pas arrivé malheur ? J'étais inquiète, je ne sais pourquoi... Être resté si longtemps sans recevoir de vos nouvelles !... Enfin, vous voici de retour... je suis heureuse, bien heureuse !...

— Oui, Marthe, je suis de retour et pour ne plus vous quitter, dit David Kerulaz d'une voix grave. Le père est-il à la maison ?

— Oui.

— Je vais entrer lui parler.

David serra la main de Marthe et poussa la porte de la maison.

Le père Dervieux, assis près de lâtre, taillait le manche d'une bêche.

Il jeta un regard de côté en entendant la porte s'ouvrir, reconnut le Chasseur de bisons et, lui tendant sa main ridée :

— Bonjour, garçon, lui dit-il. D'où viens-tu ?

— Du lac Champlain.

— Tu as vu M. de Montcalm ?

— Je suis revenu avec lui. Il doit être à Québec en ce moment.

— Ah !

Et un soupir profond parut soulager la poitrine du vieux paysan canadien.

— Ah ! il est à Québec. Tant mieux ! Sais-tu bien, garçon, que les nouvelles ne sont pas bonnes ?

— Je le sais.

— On dit que ces coquins d'Anglais vont venir nous assiéger... Mais si le grand marquis est là on peut dormir sur les deux oreilles.

Il y eut un instant de silence, le vieillard continuait son travail lent et machinal.

David reprit :

— Je viens de voir Marthe ; je l'ai trouvée pâlie, père Dervieux.

— Tu crois ? Heu ! non, elle a été peut-être un peu saisie de te voir, voilà tout... Ah ça ! dis-moi, il n'y a encore rien de changé ? Ton frère... est toujours là-bas ?

— Toujours, répliqua David dont les lèvres se serrèrent.

— Eh bien ! mon garçon, poursuivit le vieux paysan en continuant tranquillement à arrondir son manche de bêche à coups de serpe, tu sais ce que je t'ai dit... Je ne veux pas de déshonneur dans ma famille. Toi, tu es un brave garçon que j'aime et que j'estime ; mais, tant que ton frère sera en prison, Marthe ne pourra être ta femme. C'est dit.

— Demain, Pierre sera sorti de prison, dit David avec un accent vibrant.

— Oui, oui, dit le vieux paysan, mais comprends-moi bien. Je sais que tu es fort et adroit et que tu couperais les barreaux d'un cachot aussi facilement que je taille ce bout de hêtre. Mais ce n'est pas cela que je veux dire. Il faut que ton frère sorte de prison par la grande porte et que son innocence soit reconnue et constatée par ceux qui l'y ont fait mettre.

— Son innocence sera reconnue et constatée, dit David avec assurance.

— Vrai ? eh bien ! tant mieux, bonne chance, garçon ! En ce cas, nous ferons la noce, je te le promets.

Le vieillard jeta sa serpe et donna la main à David Kerulaz, qui partit aussitôt pour aller retrouver Marthe.

— Marthe, lui dit-il, quand je suis parti il y a un mois pour aller rejoindre M. de Montcalm sur les bords du lac Champlain, je vous ai confié un dépôt.

— Oui, David, oui, vos économies.. mille écus. Oh ! je les ai précieusement conservées, allez, en attendant...

— Marthe, voudriez-vous me rendre cet argent ?...

La jeune fille eut un geste d'effroi ; elle regarda son fiancé comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu...

— Ainsi, dit-elle, tout est fini ?

Et deux larmes parurent aux franges de ses longs cils noirs.